

## **Vive le Québec libre !** de **Raymond Cousse**

- 1983 -  
*Pour Robert Pépin*

À première vue, le Québécois ne diffère en rien de l'humain ordinaire. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un bipède doté d'un corps, de deux bras, de deux jambes, d'une tête également, toutes caractéristiques le rattachant tant bien que mal au règne des vertébrés. J'aurais pu séjourner là-bas de longues années en m'en tenant à ces apparences trompeuses. D'autres que moi s'y sont laissé prendre, poussant l'inconscience jusqu'à se faire naturaliser, par désespoir sans doute. Tels sont les aléas de la liberté auxquels, en démocrate conséquent, je ne trouve rien à redire.

Le jargon local, en dépit du pestilentiel accent, d'une vulgarité révoltante pour tout Français épris de sa langue, ne saurait à soi seul retrancher le Québec de l'espèce humaine. Ce sont, il est vrai, d'infinies singeries dialectales, mais elles n'en gardent pas moins, hélas, un lointain rapport avec la langue d'origine. Sous réserve d'une patience exceptionnelle, de ne pas craindre les redites et encore moins les commentaires par gestes, j'admets qu'une sorte de communication puisse s'établir entre ce patois déplorable et notre langue, du moins pour ce qui touche aux transactions les plus banales. Il serait donc injuste de verser à cet égard dans un dénigrement systématique. En toutes choses, y compris les plus basses, notre prestigieux passé nous enseigne qu'il faut savoir raison garder. Que ces commodités pratiques soient stupidement et plus qu'approximativement démarquées de leur modèle d'outre-Atlantique, j'en suis bien d'accord, cela vaut à peine qu'on s'y arrête. Cependant je maintiens que le dernier des Français peut, au Québec, se livrer avec succès à des échanges d'ordre pratique, au sens primaire du terme. Comme de réussir à se faire servir dans un restaurant, par exemple. Car, au Québec, les restaurants existent, inutile de le nier. Étant donné ce qu'on y mange, le terme paraîtra excessif. Néanmoins ces lieux ne sont pas rares où l'on peut bel et bien se remplir l'estomac, et au besoin s'abreuver, sous réserve de n'être pas trop regardant à ce que la domesticité locale vous sert. À noter, au passage, que ce que vous appelez ici déjeuner se nomme là-bas dîner, exemple entre mille de la confusion mentale caractérisant un peuple congénitalement impuissant à reproduire correctement son modèle.

D'autres sujets de satisfaction de cet ordre restent accessibles au voyageur. On trouve ainsi, au Québec, une presse abondante, copiée servilement elle aussi, sur celle des États-Unis cette fois. Pour résumer, on pourrait dire sans exagération que le journal le plus évolué du Québec se situe à un niveau notablement inférieur à notre *France-Dimanche*. Lequel n'y est diffusé qu'avec parcimonie, tant les intellectuels québécois se montrent jaloux de leur indépendance et redoutent par-dessus tout d'être submergés par la culture française. Naguère littéralement à la botte - je veux dire jusqu'à la lécher - de tout ce qui leur venait de France, ils ont depuis peu décidé

d'exploiter ce qu'ils nomment leur identité culturelle, avec les moyens et les résultats qu'on connaît. En sorte que tout ce qui leur arrive de France est désormais regardé par en dessous, d'un oeil soupçonneux. C'est ainsi que votre serviteur - sans qu'il y trouve le moins du monde, et pour cause, matière à vantardise - a pu passer là-bas pour le représentant le plus achevé de l'intelligentsia française. Ce compliment qui me remplirait de fierté légitime s'il était prononcé dans l'Hexagone me couvre de honte dès lors qu'il me faut en mentionner l'origine. Et je ne crois pas avoir essuyé pareille injure dans toute ma carrière. En dépit de la simplicité de la pièce que j'y présentais - *Stratégie pour deux jambons*, un cochon méditant sur son existence à quelques jours de l'abattage - et de la clarté d'un texte dont peuvent attester des centaines de milliers de spectateurs dans le monde entier, un sous-journaliste québécois n'a pas craint de rejeter la pièce, taxée par lui de "hautement cérébrale". Cette appréciation qui ferait mourir de rire n'importe quel intellectuel parisien doit toutefois être prise à la lettre dans le contexte local.

Pour tout observateur de bonne foi, le Québec est un des hauts lieux de l'indigence et de la turpitude humaines. J'affirme que quelques jours d'existence forcée en son sein suffisent à faire désespérer à jamais de l'espèce entière. Et je reste convaincu que le père Teilhard de Chardin n'aurait jamais risqué sa théorie de la noosphère - ce point décisif où l'esprit prend le pas sur la matière - si, plutôt que d'effectuer lâchement ses fouilles en Chine, il s'était évertué à les opérer sur le vif, dans la soi-disant Belle Province. Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop inciter les ethnologues de l'avenir à se rendre en masse au Québec. Ils découvriront là une réserve de sous-humanité extrêmement prometteuse.

Si l'on écarte ce qui touche à l'esprit en général et à la culture dans son sens le plus large, il est juste de signaler que le Québécois se montre d'un tempérament fort égal. Son naturel affable, voire sa gentillesse, sont en effet proverbiaux. Je reconnais avoir eu moi-même à en faire les frais à diverses reprises. Mais ces qualités sont sans mérite puisqu'elles n'ont rien d'un acquis et se trouvent incarnées là par le plus pernicios des hasards. Quelque disposition perverse des gènes, j'imagine. Il n'est pas rare, en effet, que certaines tribus primitives déploient des trésors d'hospitalité là où certaines autres, plus favorisées par la nature, se montrent d'une férocité redoutable. Il va sans dire que le voyageur superficiel nourrira un préjugé favorable envers les tribus du premier type, sans qu'il y ait là un quelconque fondement scientifique, et encore moins moral. C'est sous ce rapport qu'il convient d'apprécier les éventuelles qualités du Québécois. On constate alors qu'elles sont sans valeur puisque infra-humaines. On ne voit du reste pas sur quoi le Québécois exercerait sa mauvaise humeur puisque rien, dans l'ordre du conceptuel, ne lui est accessible. Pour avoir toujours tout copié depuis sa naissance, il n'est jusqu'à la loi de l'obstacle qui ne lui soit étrangère. Et lorsque son mimétisme forcené le conduit à la reproduire, c'est dans le seul but d'abuser le visiteur en lui laissant croire qu'il appartient au monde civilisé. Cependant le Québec ne saurait durablement travestir sa réalité profonde : nous sommes bel et bien devant le plus

grand cas de crétinisme collectif jamais enregistré dans l'Histoire. L'image du Québec, confrontée à celle des Nations Authentiques, c'est celle de ces singes qu'on accoutre de costumes grotesques afin de les produire dans les cirques. On rit, bien sûr, puisqu'on a payé pour ça. Mais le spectacle en est-il moins affligeant ?

Paradis relatif pour touristes des voyages organisés, le Québec tourne à l'enfer absolu pour quiconque prétend ne pas dissocier la vie intellectuelle de l'existence végétative. Il m'arrive de penser que si l'on insiste si lourdement dans les médias sur les massacres collectifs marquant ici ou là l'émergence de la spiritualité planétaire dont parle Teilhard, c'est dans le dessein inavoué de masquer un carnage autrement important, j'ai nommé le génocide permanent de l'esprit que constitue en soi l'existence du Québec. Je conçois du reste que notre culpabilité collective soit à cet égard immense, car il est indéniable que nous portons une lourde responsabilité dans l'édification de ce zoo humain. N'est-ce pas là tout le sens de la honteuse promotion accordée sur notre territoire aux élucubrations à prétentions artistiques de ces soushominiens culturels ? Car, bien que le désastre soit heureusement circonscrit au plus loin de nos frontières, il n'est pas rare de découvrir chez certains Français un arrière-fond québécois, du moins à l'état de traces. Si bien qu'un volume non négligeable de transactions bassement commerciales s'instaure ainsi, bon an mal an, de part et d'autre de l'Atlantique. On les regroupe pudiquement sous le vocable d' « échanges culturels ». Si l'on excepte quelques tonnes de prose pré-agricole, la part qui nous échoit consiste à peu près exclusivement en niaiseries braillardes à peine psalmodiées, que la raison commerciale n'hésite pas à baptiser « chanson québécoise ». C'est dire si dans l'avenir nous n'aurons pas trop de toutes nos forces vives pour extirper cette gangrène mortelle de notre patrimoine. Pour l'heure, cette vision du gouffre dans lequel la nation aurait pu sombrer si les dieux nous avaient été moins favorables, doit nous rasséréner quant à notre avenir immédiat. C'est en tout cas l'objection que j'oppose à ceux de nos compatriotes par trop disposés à déceler dans chacun de nos actes les symptômes de notre déclin. Il me suffit en général de les traîner devant le planisphère et de pointer le doigt sur ce désert de l'esprit pour leur redonner foi dans notre destin.

Voilà qui est parfaitement observé, dira-t-on. Toutefois ne convient-il pas d'étayer la critique à l'épreuve des faits ? J'y viens, justement, tout en assurant qu'un constat banal sur le terrain suffit à ruiner la démonstration ultérieure. Sous condition, cela va sans dire, que le diagnostic ne soit pas établi par un des crypto-québécois de l'hexagone dont j'ai parlé. Néanmoins, aux éternels contempteurs de l'évidence, j'opposerai les quelques faits d'expérience qui suivent. En dehors de tout parti pris ils suffisent, me semble-t-il, à classer le dossier une fois pour toutes.

À signaler, avant d'aller plus loin, que ma saison théâtrale n'était heureusement pas limitée à cette équipée canadienne. J'avais à me produire en quelques mois dans une quinzaine de pays d'Europe et d'Amérique, avant de me rendre plus tard en

Australie. Par ailleurs, une trentaine d'acteurs ont à ce jour joué la pièce dans leur propre langue, un peu partout sur la planète. C'est dire si, s'agissant du Québec et de ses spectateurs, je dispose de solides éléments de comparaison.

À noter encore que je ne nourrissais aucune prévention contre ces cousins ô combien éloignés. Ainsi que beaucoup de nos compatriotes, j'étais alors sensible à cet îlot de francophonie en passe d'être englouti par les géants qui l'entourent. Les ravages de la propagande la plus basse sont décidément sans limites. Comme s'il n'en allait pas de notre honneur à tous, indigènes compris, que ce remords lancinant de notre préhistoire soit résorbé au plus vite par ses voisins anglophones. Bref, dans mon ignorance béate, je n'avais pas lieu d'être alarmé. Il n'était pas rare que je me mette moi-même à bêler avec le gros du troupeau. Du reste, la pièce venait de connaître en Suisse ce qu'on appelle un succès, dans l'interprétation de Jean-Luc Bideau. Les journaux helvétiques étaient encore remplis d'articles louangeurs, aux titres empreints de la spiritualité locale, tels que "un bon rôle pur porc" ou "un jambon sans pitié". Par ailleurs, je m'étais produit en Belgique devant des salles combles et enthousiastes. Pourtant, loin de moi d'aller prétendre que jouer outre-Québécois soit une sinécure. Un acteur non prévenu risque fort d'être perturbé par le décalage incontestable entre les réactions des publics, de part et d'autre d'une frontière toujours plus virtuelle. Il faut compter, en Belgique, avec un temps de latence de l'ordre de dix à vingt secondes, en fonction de l'intellectualité de la réplique, mais aussi d'autres paramètres informulables touchant à l'être métaphysique du peuple. Sans entrer dans des considérations mathématiques trop arides, on peut estimer que, plus la réplique est épaisse et le jeu de mots appuyé, plus le rire, en principe, sera immédiat. S'agissant de *Stratégie*, le mot boudin, par exemple, articulé séparément et sans intention particulière produira instantanément des torrents de rires, parfois dès la première syllabe. Une boutade plus étoffée, lumpen-cochonnariat mettons, modeste néologisme de mon cru, nécessitera largement la demi-minute dont j'ai parlé. Entre temps, si drôle que se veuille le texte, il restera sans effet, tant la salle entière communique dans une impressionnante recherche. Au-delà, le résultat devient franchement aléatoire. A un moment donné, je fais dire au père du cochon: "Qui vivra verrat". Je ne conteste pas que le public ait écouté la sentence dans un profond recueillement. Toutefois, deux ans plus tard, j'en suis encore à guetter la première réaction. Ceci sans chercher à dénigrer nos amis belges, envers lesquels une simple traversée de l'Atlantique m'aura enseigné indulgence et reconnaissance jusqu'à la fin de mes jours.

C'est pourquoi, outrepassant quelque peu le cadre du présent ouvrage, je m'adresse maintenant aux acteurs que la nécessité contraint de se produire en Belgique. Et je leur dis fermement ceci : si démoralisés que vous soyez par avance, ne vous laissez pas abattre par l'irréductible malentendu. Songez que Baudelaire a souffert mille fois plus que vous, sans compter que la vie n'est nulle part une partie de plaisir. Si pénible que vous paraisse votre mission, je vous certifie sur l'honneur que vous n'avez encore rien vu. Croyez-moi, si le malheur veut que vous ayez un jour à vous produire

au Canada d'expression censément française, le hameau le plus reculé de Belgique vous apparaîtra comme un temple de la culture. Soit dit sans vouloir donner le sentiment de m'emparer de la Belgique pour tomber à bras raccourcis sur le Québec.

Je parlais d'un retard à l'allumage chez le spectateur belge. Rien de comparable chez le spectateur québécois, car le terme est déjà excessif, sauf à l'appliquer à un troupeau guère plus motivé devant une pièce de théâtre que ne saurait l'être, par exemple, un tas de bovins, sexes et âges confondus, devant le passage d'un train, puisque les trains existent également au Québec. Ce qui frappe, chez le Québécois qu'on croise dans une salle de spectacle, c'est qu'il ne sait jamais pourquoi il s'y trouve. Je ne l'en blâmerai pas jusqu'au bout, moi qui en suis toujours, après quarante ans, à me demander ce que je fous sur terre. Simplement, cette apathie prend de telles proportions qu'elle provoque un profond malaise chez celui qui l'observe. Les rares Québécois qui connaissent l'existence du théâtre s'y rendent en bandes, sans raison aucune, sauf à supposer que le boeuf en son pré se réjouisse à l'idée de voir passer son train. En fait, l'hiver nord-américain est très rigoureux, ce n'est jamais un temps à mettre un Québécois dehors. Si bien qu'après dîner - pardon, souper, n'aggravons pas la confusion - des groupes d'oisifs se rendent au spectacle pour digérer, quand d'autres restent chez eux à dormir. L'ordre selon lequel s'effectue cette digestion collective, entrecoupée de rots et autres bruits suspects, n'est qu'apparent. L'illusion d'une relative convergence du public vers la scène vient de ce que les sièges sont préalablement fixés au plancher et orientés dans la bonne direction. Il n'est pas rare que des Européens de bonne foi se laissent abuser par ce dispositif repris de leurs propres lieux scéniques.

Mais voici que la pièce commence. Comme d'habitude, le cochon que j'interprète se présente, tous feux éteints, dans son local de deux mètres sur deux. La scène étant éclairée avant le spectacle, le public a pu se rendre compte, dans l'ensemble, que l'aire de jeu est jonchée de paille. D'entrée, dans le noir donc, je me couche au fond du local, ce qui ne va pas sans provoquer quelques bruissements dans la paille. Aucun spectateur, en nul endroit de la planète, n'a jamais songé à s'esclaffer à ce moment-là. Le plus déshérité des Européens comprend que cet épisode est étranger à la pièce et, s'il lui arrive de s'en amuser, c'est toujours au second degré. Rien de comparable au Québec puisqu'aucun de ses natifs n'est en état de concevoir un second degré dans quelque domaine, pour la bonne raison que ça tient déjà du miracle, ainsi que je l'ai démontré, lorsqu'il parvient à accéder au premier.

Or donc, à l'instant où je foulais la paille, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre dans mon dos une explosion de rires d'une épaisseur telle que la terre entière, je le crains, n'en a jamais connue de semblable et n'en connaîtra jamais plus, tant il faudrait me traîner de force là-bas, et plutôt mort que vif, pour que je consente à m'y produire de nouveau. Bien qu'ayant interprété la pièce 200 fois auparavant, j'avoue avoir connu là un des moments les plus pénibles de mon existence, pourtant

fertile en désastres de toutes sortes. Plus tard ce fut pis encore, lorsque je compris que j'avais atteint d'entrée le sommet de l'entendement québécois et qu'il me serait dorénavant impossible d'aller plus loin, malgré mes efforts acharnés pour rompre ce sortilège. Car je n'étais, hélas, qu'au début de mon calvaire, ainsi que nous l'allons voir. L'apocalypse d'hilarité se poursuivant, il me fallut en effet me résoudre à avancer à quatre pattes vers la salle, puisque cela fait partie du jeu. J'aurais mauvaise grâce à insister sur l'interminable chemin de croix que constitua ce modeste parcours, tant les rires aussi gras qu'hystériques redoublaient. Mais puisque tel était mon devoir, je demeurai stoïque sous l'outrage. Dans les situations difficiles, j'ai pour principe d'élever si possible le débat. Il s'agit alors de renchérir à la finesse du jeu, toute une musique de la voix et du corps sur laquelle je ne souhaite pas m'étendre ici. Ce qui sous-entend de considérer le spectateur comme un modèle de sensibilité et d'intelligence. C'est assez dire, je pense, la torture mentale à laquelle je devais me soumettre. Pour me donner du cour à l'ouvrage, je m'exhortais à penser à mes quatre filles. Lesquelles, compte tenu du décalage horaire, dormaient à poings fermés par-delà l'océan, à plusieurs milliers de kilomètres de là, non loin de cette Belgique que j'avais, Dieu me pardonne, tant dénigrée dans ma jeunesse. Et je songeais également à ces longues nuits de veille durant mon enfance, lorsqu'un des nôtres disputait un match de boxe outre-Atlantique et que nous attendions, pendus à la TSF, un résultat s'achevant généralement. par le KO sans appel de notre compatriote. Que suis-je venu faire dans cette galère ? me demandais-je. Et que va-t-il se passer lorsque je prononcerai le premier mot d'un texte qui dure une heure trente ?

Cependant, je m'efforçai de jouer de mon mieux, ne serait-ce que pour donner un sens à l'hallali qui se préparait. Là-dessus, ainsi que le prescrit la mise en scène, je me mis à flairer bruyamment vers la salle, dans le déchaînement qu'on imagine. Puis vint le moment de me lever. Entreprise délicate puisqu'il s'agit rien moins que de résumer dans ce rétablissement quelques millions d'années d'une évolution plus qu'hasardeuse vers la détestable humanité qu'on connaît. Du coup, les rires se mirent brutalement à décliner. Au vrai, ils ne se poursuivaient que selon la méthode Coué, également parce qu'il est aussi difficile d'arrêter un Québécois dans son élan qu'un troupeau de mammoths dans sa charge. De toute façon, comment aurait-il pu être sensible à cette montée vers la lumière ? Autant demander à un ver de terre de s'extasier sur les anneaux de Saturne. Tant que j'étais à quatre pattes, le Québécois avait pu suivre. De travers, c'est entendu, mais du moins cela lui rappelait-il quelque chose. Couché dans la paille, j'étais à sa hauteur. Au-delà, il n'y fallait plus compter. De fait, lorsqu'un peu plus tard j'attaquai le texte, un silence de mort s'empara de l'assistance. Ainsi que le mentionna la presse dès le lendemain, pendant dix bonnes minutes la stupeur s'abattit sur la salle. Croyez-moi, six cents êtres parmi les plus stupides de la planète qui écoutent bouche ouverte une mouche voler - si les mouches ont encore la force de voler au Québec - cela ne laisse pas indifférent. Toutefois je m'efforçai de renchérir encore à la qualité du jeu, seul moyen de m'abstraire si peu que ce soit de ce cloaque humain.

Ainsi, jouant à fond des raffinements du texte, je parvins à maintenir la meute à distance pendant dix bonnes minutes, quinze au maximum. Malgré tout, cette irruption extra-terrestre produisait son effet et, la surprise aidant, tenait la horde en respect. Mais bientôt des grognements divers se firent entendre depuis le fond de la salle, car c'est de loin que les réactions canines de la sous-espèce québécoise aiment à s'exprimer de préférence. Puis la houle se rapprocha et s'intensifia, au point de se transformer sur sa fin en concert d'aboiements purs et simples. Sur quoi des paquets de spectateurs se précipitèrent en hurlant vers la sortie, renonçant du même coup à leur projet de digestion paisible. Ce qui n'alla pas sans mouvements divers car le confort d'une notable partie de l'assistance fut contrarié par ce tintamarre. Tirés brutalement de leur sommeil, certains prirent très mal la chose et le firent savoir. En sorte que des injures furent échangées entre Québécois, à quoi se mêlèrent les protestations de quelques Français égarés dans cette débâcle mais s'obstinant à suivre le spectacle jusqu'au bout. Quant à moi, sourd à la tempête, je tâchais de raffiner encore mon jeu. Au point que je ne serais pas surpris d'avoir atteint ce soir-là, du moins par endroits, au nirvâna du théâtre. Je revois encore le conseiller culturel français et mon éditeur, debout sur leur siège à la fin et battant des pieds et des mains sous les huées québécoises. Pour une fois, j'avais en effet mérité de la Patrie, celle des Lettres comprise.

J'étais à Montréal pour dix représentations. De toutes parts on me conseillait d'abandonner, tant la cause semblait entendue dès la première. Mais je m'obstinai à remplir mon contrat jusqu'au bout. J'avais terminé la première représentation avec moins de trois cents spectateurs. Dès la troisième, la salle n'en comptait plus que cent cinquante, je veux dire au début. A la fin, ils n'étaient plus que vingt-cinq. C'est simple : dès que j'ouvrais la bouche, plusieurs indigènes se levaient et partaient en maugréant. J'espérais bien, au soir de la dernière, vider complètement la salle. Je m'accrochais même de toutes mes forces à cette ambition. Hélas, le jour où je donnai ma meilleure prestation, il me fut impossible de descendre sous les quinze spectateurs résiduels, ouvreuses comprises, il est vrai. Le pire fut la dernière : sous l'effet du scandale, le nombre remonta jusqu'à cent.

Je relis la presse. Dans un journal consacré habituellement aux vedettes du cru, ce titre : "Une première fort mouvementée". Quelques photos aussi. Sur l'une d'elles on voit un grand couturier - local - arriver en grande pompe au théâtre. La légende, malheureusement, ne précise pas quand il en est sorti. Ni dans quel état.

Un autre journal :

"Un message saucissonné. Cousse vient nous présenter à la Comédie Nationale le produit culturel théâtral le plus français que le Québec ait jamais vu. En relisant les critiques françaises et européennes, on

comprend le choc causé par un tel spectacle, on entend les rires du public. Arrivant à Montréal, c'est à la roulette russe qu'il s'apprêtait à jouer. Ici, une stratégie pour deux gigots aurait peut-être fait son effet boeuf."

Je m'en voudrais de polluer mon texte avec d'autres citations. Tous les articles sont à ce niveau. Il est encore question de "culture française sous cellophane" et de mon prétendu "jeu glacial". Ceux de mes compatriotes qui ont vu le spectacle apprécieront. Je n'ai que faire de l'opinion des autres. Qu'ils sachent que je n'ai aucune envie de polémiquer, sur un sujet qu'ils ignorent autant que leur première chemise. Vous pensez si ça m'intéresse de les voir tracer une moyenne entre le néant québécois et le leur propre, ou noyer leur indigence personnelle dans celle d'outre-Atlantique. Vous avez certes le droit de ne pas courir voir les rares pièces de qualité, et même celui de vous rouler à vie dans la médiocrité du théâtre de boulevard ou, pis encore, subventionné, genre Vitez et consorts. Libre à vous de vous vautrer dans l'ordure culturelle si ça vous chante. La seule chose que je vous demande, c'est d'avoir le courage de ne jamais remettre en question la seule certitude qu'un honnête homme puisse acquérir durant son bref séjour terrestre, à savoir que le Québec est de loin la contrée la plus demeurée de la planète. Je prends quant à moi le pari qu'il n'en est aucune d'aussi arriérée dans la galaxie. En vérité, nous tenons là le zéro absolu à partir duquel étalonner les civilisations extra-terrestres à venir.

Cela dit, je suis conscient qu'une critique par trop radicale risque de s'annuler d'elle-même. Aussi m'efforcerai-je de conclure sur une note moins pessimiste. Il m'est en effet possible de dégager un point positif de mon séjour au Québec. Je parlerai ici sans détour de ma rencontre avec les écureuils du carré Saint-Louis. Grâce à l'obligeance d'un ami, Québécois il est vrai, mais de fraîche date, je logeais dans ce quartier portant le nom de notre bien-aimé souverain. En dépit du froid polaire, de l'épaisse couche de neige et autre, je rendais visite chaque matin à ces admirables rongeurs, dont la distinction naturelle pourrait à elle seule sauver l'honneur du Québec, si pareille entreprise était de l'ordre du concevable. Une année a passé mais je m'émerveille encore de leurs grâces et facéties. Dédaignant le racisme anti-français local, ils guettaient mon arrivée du coin de Poil et s'approchaient jusqu'à se laisser presque caresser. J'avoue avoir été ébranlé par un spectacle si insolite dans une région tellement déshéritée. Aussi, tel matin que je m'émerveillais de les voir cabotiner devant moi, je fus soudain saisi du fol espoir que toute évolution n'est peut-être pas perdue au Québec. Oui, sous réserve que ses actuels occupants aient vidé les lieux entre temps, peut-être qu'un hominien fraîchement issu de ces fringants rongeurs saura, dans quelques millions d'années, nous captiver par ces qualités dont sont assez bien pourvus les écureuils québécois et qui font si cruellement défaut aux pesants autochtones dont je n'ai que trop parlé. Cette apothéose n'est, hélas, pas pour demain. Qu'à cela ne tienne. Emboîtant le pas sans restriction - bien que dans un sens différent - à ce prestigieux général en retraite épris de vérités planétaires, je m'écrierai à mon tour : Vive le Québec libre !